

Entretien avec Daniel Coche pendant le montage de Jours d'exil propos recueillis par Georges Heck en juillet 2001

Qu'est-ce qui vous a amené à faire un tel film ? D'où êtes-vous parti, quelle nécessité y renvoie ?

Daniel Coche :

Pour commencer, il y a des gens dans la rue, dans la ville, qui s'appellent des demandeurs d'asile ou des réfugiés politiques et que l'on connaît très très mal. Il y a deux idées reçues concernant les réfugiés ou les demandeurs d'asile : la première c'est qu'il n'y en a vraiment pas beaucoup, parce que tout irait bien dans ce bas monde ! et la deuxième c'est que des vrais réfugiés, il y en a encore moins, ce sont tous des gens qui sont là pour des raisons économiques. Donc un "objectif" si on veut du film est de montrer que la réalité est bien différente : ce sont des gens qui ont vécu des choses assez horribles en général. Pour donner des exemples, tous les réfugiés qui viennent de l'ex-URSS : du Caucase, d'Azerbaïdjan, d'Arménie, de Tchétchénie,... Ce sont des gens qui aujourd'hui sont dans des états de non-droits, y compris en Ukraine où règne toujours le totalitarisme. En Asie, ce qui se passe par exemple au Sri Lanka est aussi quelque chose d'horrible : on en a un petit peu parlé avec l'attentat à l'aéroport de Colombo ces dernières semaines, mais c'est une guerre qui dure depuis quarante ans, avec des familles séparées, décimées ; la situation n'est guère meilleure en Afrique où dans la région des Lacs, au Zaïre, au Rwanda etc...il y a des gens qui ont vécu des drames et ces gens-là, c'est vrai, viennent en Europe et ils le disent : ils sont à la recherche simplement d'un pays, d'un territoire où ils puissent être en paix. Ce sont des gens qui essaient de recommencer une nouvelle vie, si possible dans une atmosphère de paix.

Vous venez de décrire ce qui amenait les réfugiés à venir, ainsi que votre propre sensibilité à ce qui est leur sort. Il y a cependant un deuxième problème auxquels les réfugiés sont confrontés, et dont on ne parle pas beaucoup c'est le problème –que l'on ignore beaucoup – qui est celui de l'accueil dans un pays comme le nôtre. Est-ce quelque chose que vous allez mettre en lumière, que vous voulez expliciter un peu plus ?

Daniel Coche :

Oui et non. Il y a, en ce moment, d'énormes problèmes d'hébergement. Selon la Convention de Genève, les demandeurs d'asile sont accueillis en France, signataire de la Convention, et doivent être nourris-logés. Ceci n'est que sur le papier, ce n'est plus le cas du tout aujourd'hui ! En décembre 2000, c'étaient les hommes seuls qui n'étaient même plus hébergés et ils se retrouvaient à la rue, à Strasbourg, à Paris, qui sont de fortes régions d'accueil. Maintenant, en plein été, on s'aperçoit que ce ne sont plus seulement les hommes seuls, mais également les familles qui ne sont plus accueillies ! Mais le film n'est pas un film militant et il ne traitera pas de cette actualité qui risque malheureusement de ne pas être seulement immédiate. Je ne fais pas ce film pour dénoncer, j'ai d'abord essayé de me poser la question par rapport à moi-même Européen, parce que c'est très difficile de se rendre compte de ce que veut dire s'exiler. C'est ce que je disais à mes personnages lors du tournage : si moi demain je vais en Afrique ou en Asie, je peux y rester trois mois, six mois, et puis quand j'ai envie de rentrer, je rentre. Ce qu'il faut entendre c'est qu'un exilé ne va jamais pouvoir rentrer dans son pays ; alors la question c'est de savoir pourquoi, comment, un être choisit de tout abandonner ? mais est-ce la bonne question ? est-ce qu'il choisit ? la réponse est en général : "on ne choisit pas, c'est la seule porte de sortie, on est poussé à cela".

Les cas sont différents selon que le pays est en guerre ou dans un régime d'exception, totalitaire, mais à chaque fois, fuir, quitter le pays, est la seule solution. En ce qui concerne le deuxième aspect, l'intégration dans un pays comme le nôtre donc, le leitmotiv quand on est ici est qu'il faut tout recommencer à zéro et souvent même j'ai tendance à dire, en dessous de zéro. Par exemple, un Rwandais qui est dans le film, qui était médecin ayant fait sept ans d'études dans ce qu'on appelait l'Union Soviétique et qui est rentré au pays en pleine guerre pour exercer. Finalement, de camp en camp, il n'a pas pu continuer et il a fui : il a eu une chance à un moment donné de pouvoir fuir le pays et de se retrouver en France. Il a mis trois ans pour avoir le statut de réfugié politique ; ce sont des temps d'attente très très longs, mais il n'est plus médecin en France parce que son diplôme n'est pas reconnu ! Il a donc tout recommencé, il a commencé par des petits boulots et maintenant il est infirmier. Voilà l'exemple d'une trajectoire, de ces difficultés de recommencer dans un autre monde, de trouver un appartement, une profession et tout ce qui va avec.

Vous avez donc précisé le champ que vous voulez couvrir : ce film n'a donc pas un caractère militant dénonçant les attitudes collectives ou individuelles ou institutionnelles de la part du pays d'accueil, mais il reste la question de l'accueil qui est, me semble-t-il, une chose importante et qui passe par la reconnaissance de ce qu'est leur existence, liée à l'exil et ici...

Daniel Coche :

La question de l'accueil sera un peu abordée dans le film. Certains en parlent pour dire grosso modo qu'ils ont été mal accueillis, c'est-à-dire qu'ils se sont souvent retrouvés les menottes aux poignets. Cela n'a peut-être pas duré, mais ça les a fait douter dans un premier temps de cette France "Terre d'asile" ! Ceci dit, mon

projet est plus d'être avec eux, de comprendre leur trajectoire intime, personnelle, leurs pensées, pour voir à quel point c'est difficile de vivre tout cela. Il y a une autre raison : c'est qu'ils sont réfugiés donc ils ne vont pas trop parler de leur pays d'accueil, c'est quand même un sujet délicat et comme je n'avais pas envie d'avoir des gens en permanence cachés, c'est difficile de les faire parler avec force détail de ce qu'ils ont trouvé en France.

Des représentants de ces structures d'accueil ou d'institutions interviennent-ils dans le film ou pas du tout ?

Daniel Coche :

Pas du tout. Ce qui j'espère sera joli dans le film c'est par exemple ce Rwandais dont je parlais qui traduit du russe, puisqu'il le parle couramment, le poème d'un Ukrainien. C'est un petit exemple de solidarité entre des réfugiés. Je pense que ça c'est très important cet échange qui se fait entre eux, cette solidarité entre un Africain et un Russe ou un Ukrainien.

Comment avez-vous conçu ce film, êtes-vous parti de quelques personnages ou de plusieurs situations ? Quels ont été vos choix au niveau de la conception même du film et de sa construction ?

Daniel Coche :

D'abord il fallait trouver des personnages ce qui est très difficile dans la mesure où des réfugiés qui arrivent ne veulent jamais être filmés ou quasiment jamais. Ils ont peur d'une part, que cela nuise un petit peu à leur demande d'asile et d'autre part : ils ont peur, par rapport à leur pays d'origine où des familles sont restées : ils n'ont pas envie que leur image circule chez eux, ce qui risque bien entendu d'arriver. Il y a déjà eu des exemples, à partir d'images, de répression contre les familles exercées par les autorités, à retardement. Il fallait donc trouver des personnages avec lesquels une confiance se tisse, c'était cela la première chose importante. À partir de là, c'est la richesse de leurs histoires, de leurs réflexions qui a guidé mon choix : il ne s'agit pas de faire un catalogue des horreurs subies. Ces quatre familles se sont dégagées petit à petit assez naturellement. Au stade où nous en sommes, nous sommes en train d'achever le montage des différentes séquences pour chaque personnage, et ensuite il s'agira d'entrecroiser, de tricoter les récits des quatre personnages, des quatre familles.

La trame du film va donc être la vie au quotidien de ces personnages, une tranche de vie, un moment de leur vie, dans cette phase où ils essaient de prendre pied ici ?

Daniel Coche :

Oui, enfin tranche de vie, je me méfie un petit peu parce que ce peut être le pire comme le meilleur...

Au sens de temps de vie en fait... Sur combien de temps avez-vous tourné ?

Daniel Coche :

Nous avons tourné une trentaine de jours en fonction un peu des disponibilités. J'ai commencé d'abord par un gros travail d'enregistrement de sons en DAT, et ces sons, soit avant même le tournage soit pendant, je les « prémontrai ». Je savais que tout ce matériel serait off dans le film, et je savais qu'il fallait que je tourne des séquences qui ne soient pas seulement des séquences prétextes pour caser du son off, mais qui soient des séquences où il y ait aussi des enjeux de leur vie : une vie souvent composée de très longues attentes, toutes les formes d'attente possibles. En ce sens là, ce sont donc des tranches de vie, mais des tranches de vie où ils sont insérés dans notre société, c'est-à-dire que j'ai envie de montrer dans ce film que ces réfugiés ne sont pas des gens qui descendent de la planète Mars : ce sont des gens qui sont là, à côté de nous. Ça c'est peut-être les réminiscences d'un film qui m'a beaucoup marqué, Shoah, où à partir de Shoah on arrête de diviser le monde entre les bons et les méchants, les monstres et les libérateurs, mais on s'aperçoit que tout le monde était partie prenante, à condition de bien vouloir regarder. Eh bien aujourd'hui, ce n'est pas la même situation que la dernière guerre mais il faut peut-être aussi regarder autour de nous et là en pleine ville, pendant un feu d'artifice, à la fête de la musique, pendant l'arrivée du Tour de France, au marché et dans beaucoup d'autres situations, il y a à côté de nous des gens qui ont vécu des drames et peut-être serait-ce intéressant d'aller regarder cela d'un peu plus près.

Vous avez tourné ce film à Strasbourg, pensez-vous que c'est un film qui aurait pu aussi bien être fait à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à Paris ?

Daniel Coche :

Oui, c'est un film qu'on peut tourner n'importe où ; évidemment, pas au fin fond de la Creuse où il n'y a pas de structures d'accueil de réfugiés et on a peu de chances de rencontrer des réfugiés, mais Strasbourg, Paris, Marseille...

Mais Strasbourg a une spécificité tout de même, vous l'évoquiez avant, c'est plus crucial qu'ailleurs...

Daniel Coche :

Strasbourg est une zone très forte d'arrivée de demandeurs parce qu'il y a tous les réfugiés de l'est, donc de cette région du Caucase notamment qui arrivent ici, souvent dans des conditions assez pitoyables, dans des camions etc... ils ont payé fort cher ; c'est vrai qu'ici il y a énormément de réfugiés de tous les pays satellites

qui faisaient partie de l'ex-URSS . Strasbourg est saturé mais,... Oui cela pourrait se tourner aussi bien ailleurs.

La présence d'institutions européennes a-t-elle quelque chose à voir ? Les droits de l'Homme, que sais-je...

Daniel Coche :

Les institutions européennes seront absentes du film mais c'est vrai que beaucoup de réfugiés ont entendu parler de Strasbourg comme... Bon ils ne savent pas trop, Conseil de l'Europe, Palais des droits de l'Homme, Cour européenne des droits de l'Homme, et c'est parfois un peu un espèce d'objectif qu'ils se fixent, mais de fait ces institutions européennes n'ont aucune incidence sur le sort des réfugiés.

Vous avez parlé du fait d'entrecroiser ces quatre destins, parcours ; ont-ils pour vous une valeur emblématique de ce que pourraient être les multiples parcours, sont ils pour vous une sorte "d'échantillon représentatif" ?

Daniel Coche :

Je ne sais pas s'ils sont emblématiques. C'est vrai que j'ai essayé de ne pas avoir, par exemple, quatre Rwandais parce que cela aurait été un autre film. La question n'était pas de savoir s'ils étaient Rwandais ou autre chose, c'est toujours la confiance qui s'est établie entre eux et moi qui a tout guidé, et à mon avis c'est la chose la plus importante : moi-même je suis incapable de faire un entretien avec quelqu'un si je ne le connais pas un peu " à fond ". Il y a donc une famille Tamoul, une Zaïroise, un Rwandais et un Ukrainien, est-ce que c'est représentatif ? un peu, mais un film ce n'est pas une statistique, donc...

Quelle est l'importance, dans le film, des récits que vous aviez enregistrés avant et pendant et qui apparaissent dans une écoute qu'on a quand on voit le film ?

Daniel Coche :

Une des techniques dans le travail documentaire c'est de faire de longs entretiens avec une caméra et ensuite de les couper et il y en a une autre qui consiste à faire du son, des entretiens-son, qui peuvent être très longs : au niveau de la technique c'est beaucoup plus léger et au niveau du rapport avec les personnages, comme il n'y a pas de caméra, ça facilite souvent la relation entre eux et moi. De ces entretiens, je peux tirer des récits qui sont de petites histoires en elles-mêmes et qui seront très différentes selon les personnages : pour les Tamouls, par exemple, ce sera plus le récit de leur aventure ; pour le Rwandais ce sera plus la pensée au travail ; la Zaïroise, quant à elle, est plus nature, elle réagit très spontanément aux choses. L'Ukrainien est beaucoup plus elliptique, on va deviner au fur et à mesure du film pourquoi il est là et ce qu'il a vécu. Je vais donc après monter ces récits sur des images de leur vie : mais ils ne sont pas isolés simplement dans la chambre de leur foyer. Et là, il faut trouver l'écriture cinématographique et ne pas balancer ces récits n'importe où... : je ne sais pas ... pendant qu'ils sont en train de boire un coup, ce serait du remplissage, ce serait de l'illustration. Dans chaque séquence sur le plan de l'image, atteindre un enjeu qui va se combiner avec l'enjeu du texte, c'est ça qui est souvent difficile à trouver. Pour donner un exemple, un des personnages attend l'arrivée du Tour de France, encore une situation d'attente, son fiston essaie de ramasser des gadgets de la caravane publicitaire, il n'y arrive pas trop, le Tour de France arrive et en dix secondes c'est réglé. Pendant cette séquence, il va raconter toutes les difficultés qu'il a eu à recommencer ses études, etc... Donc, c'est un peu sa pensée à ce moment là qui s'exprime dans cette situation de vie quotidienne.

Qu'avez-vous cherché à enregistrer dans ces récits ? Est-ce que c'est leur histoire, le récit de ce qui les amenait à s'exiler et le récit de leur vie au jour le jour, ou de leur survie ici ?

Daniel Coche :

En fait, j'ai posé à tous les personnages, grosso modo, les mêmes jeux de questions, c'est-à-dire, pourquoi vous avez tout abandonné ? Des questions assez générales et des questions extrêmement précises : quand vous êtes arrivé vous aviez quoi ? Comment étiez-vous habillés ? Qu'aviez-vous comme bagages ? etc... Comment survivre en Europe, comment survivre à Strasbourg ? Toutes ces questions je les ai posées à peu près à tout le monde, mais tous ne vont pas répondre à toutes les questions dans le film. Donc après en fonction de l'intérêt des réponses, certains vont répondre à des questions plus sur leur parcours, d'autres plus sur la vie ici. Mais, comme je disais, on ne peut pas faire un catalogue d'horreurs : donc le Rwandais, lui, va résumer la guerre en une très belle formule si je puis dire : « la guerre c'est la pauvreté, le pouvoir, la convoitise, » donc une énumération qui touche à l'essence même d'une définition de la guerre et en même temps il est très peu précis sur ce qui s'est passé au Rwanda. Au contraire, le Tamoul lui va parler un peu des tortures qu'il a subies.